Le langage et le temps : Le temps du langage

Robert Lafont

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3539>
DOI : 10.4000/praxematique.3539
ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1985
Pagination : 3-24
ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Robert Lafont, « Le langage et le temps : Le temps du langage », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 4 | 1985, document 1, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3539> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3539>

LA LANGAGE ET LE TEMPS : LE TEMPS DU LANGAGE

On reprend ici, à la lumière d'une expérience d'enseignement, un certain nombre de propositions fondamentales sur la représentation linguistique du monde où se fonde la démarche praxématique. Propositions qui sont pour l'essentiel dans Le travail et la langue, mais ordonnées autrement, et dont certaines se trouvaient déjà dans un ouvrage de 1967, la Phrase occitane où avait été opéré, par ma démonstration sur la toposhèse, le "renversement" méthodologique et idéologique du guillaumisme (1).

C'est par rapport au guillaumisme, qui en 1967 commençait à peine à solliciter la curiosité universitaire française et européenne et qui est aujourd'hui largement connu, pratiqué, prolongé, que nous intervenons ici : on y verra en hommage à une pensée particulièrement pénétrante, et en même temps la distance prise d'une entrée différente, autonomisée, dans l'épistémologie linguistique et dans la description des fonctionnements du langage.

La praxématique commence maintenant, grâce à l'apport réflexif d'une équipe élargie, à consolider son architecture théorique propre. Sans la refermer sur elle-même, sans en faire une "doctrine" (ce qui serait contraire à la définition qu'elle donne de la praxis de linguistique et donc d'elle-même) (2), du moins pouvons-nous assurer, en quelque sorte stratégiquement, sa cohérence de doxa.

C'est ce que nous allons faire à propos du tissu des opérations langagières : le temps .

Avant le temps : l'espace

Tout existant concret et tout phénomène vivant observable et concevable occupent un certain lieu d'un espace, que nous disons, par rapport à la conscience du sujet qui s'en saisit espace extérieur objectif. Cette évidence articule un certain nombre de nécessités logiques qui organisent l'expérience élémentaire, sur laquelle s'établit entre les sujets la communication, sans laquelle il n'y aurait pas au vrai de communication et aucun fonctionnement langagier possible.

Un certain lieu : c'est-à-dire un lieu plus ou moins vaste. L'espace extérieur objectif se présente donc comme un continuum divisible, le fond même de l'opération de divisibilité. Il y a un arbre : le singulier numérique arbre, comme le praxème qui le supporte, désignent référentiellement une portion de l'espace, donc une abstraction pratique opérée dans le continuum sensible. "L'arbre" est une portion d'espace (plus vaste que la "branche", plus étroite que le "bosquet"), isolée du contexte situationnel.

Cette faculté d'abstraction du contexte, qui est une faculté d'analyse du réel, paraît spécifique de l'espèce humaine. Elle apparaît sur l'autre ligne de représentation du réel qu'est le graphisme. Dans les attestations les plus anciennes d'art pariétal, la forme représentante est hors contexte, comme dans le dessin enfantin (c'est la "silhouette humaine" ou le "bonhomme"). Le graphème est parallèle au praxème, et reproduit son économie symbolisante (3).

Un certain lieu : c'est-à-dire une situation dans le contexte. L'arbre est là : l'unité référentielle dégagée par le praxème et le singulier numérique se complètent ici d'une localisation. On sait (tous les grammairiens en sont d'accord) que cette localisation est égocentrique : le "lieu du monde" se détermine par proximité ou éloignement du lieu du moi locuteur. Ainsi ce que nous appelons la topothèse en objectivité se suspend logiquement à la topothèse du sujet et à l'organisation de l'espace en moi et en ça.

On dira donc que l'espace extérieur objectif supporte l'opération de discrétion, qui est qualitative (le praxème) et quantitative (le nombre; mais aussi éventuellement le diminutif et l'augmentatif) (4), et l'opération de situation, ou topothèse.

Ces trois opérations s'enchaînent et se complètent du point de vue de la désignation du réel. Le qualitatif (le praxème) désigne une portion du réel identifiée comme "arbre" selon une arthrologie signifiante (une articulation, disons-nous, de la logosphère) (5). On peut parler ici de discrétion, mais il s'agit de discrétion du sens, d'une conceptualisation distinctive du réel : ce que nous proposons désormais d'appeler réalité. La relation de la réalité au réel est de l'ordre d'une désignation du monde référentiel. Une telle opération découpe bien les référents dans ce monde, mais elle ne peut rien dire de leur existence effective.

Hors d'elle ils ne sauraient exister et l'univers sensible demeurerait compact, mais rien ne prouve qu'effectivement l'acte de parole qui les utilise corresponde à cette existence même. Le langage humain, tout en restant fidèle à son arthrologie du réel, peut très bien parler de l'objet absent et mentir sur le monde (6).

Le critère de réalité passe par la topothèse. C'est la situation dans l'espace qui le donne : l'objet existe parce qu'il est là. L'être au monde est un existant-là. Pour cela le pronom adverbe épictique relaie dans la compétence de l'individu et de l'espèce, l'épictisme, c'est-à-dire le geste de l'indication composée, acquis par l'effet de la station debout et de la libération de la main (7). La topothèse réunit deux capacités humaines : celle de développer le sentiment des limites de l'individu physique en distribution du moi et du ça, celle de désigner un élément du ça à distance du contact épidermique. Le langage prend en charge ces deux capacités en les couplant dans le critère topothétique de réalité.

Les topothétiques de l'outillage linguistique sont en conséquence de deux sortes, correspondant à un double procédé d'ancrage de la représentation dans le réel : le possessif et le démonstratif. Mon livre et ce livre sont également producteurs d'un critère de réalité : c'est la topothèse in esse. La conscience y atteint la sécurité du réel avéré : la langue le dit en concrétion achevée d'image de réalité.

C'est à cette "fonction réaliste" que nous rattachons l'article : l' dans l'arbre. Par là la praxématique se distingue du guillaumisme, l'article est une décharge de la catégorie du nombre, dont elle conserve le dynamisme sans en conserver la quantification (8). Selon nous, l'article est une usure de la représentation de réalité (sa forme est une usure phonologique du pronom adjectif démonstratif ille). Nous pouvons en conséquence (cf infra) décrire l'actualisation du nom comme un mouvement d'approche du réel par la conscience, qui n'est qu'ébauché dans des séquences comme parler d'arbres (actualisateur 0) et achevé dans je parle de cet arbre. Entre les deux seuils s'établit l'épaisseur de l'actualisation même, désignée par le système de l'article (des deux articles, le défini et l'in défini), selon des coupes mobiles que détermine le contexte verbal ou

situationnel du discours : je parle de l'arbre, je parle d'un arbre, marquent des condensations plus ou moins avancées de l'image de réalité.

Nous avons en 1967, en "inventant" la topogénèse, repris à la chronogénèse guillaumienne les termes d'in posse, d'in fieri, d'in esse. Ça n'était pas par calque méthodologique, mais par reconnaissance d'une découverte importante du linguiste français, qu'il convenait cependant de déplacer, méthodologiquement. Guillaume avait dégagé en analysant la construction de l'image-temps, les trois instances de conceptualisation que la morphologie verbale prend en charge. Mais il nous paraissait que l'espace est systématiquement, logiquement "antérieur" au temps. Il fallait donc poser une topogénèse à trois degrés, condensation de l'image de réalité, dont la chronogénèse fût un développement particulier.

Le nombre morphologique, dont Guillaume a vu admirablement la dynamique linéaire (nous avons proposé en conséquence les termes de condensif, singulatif, expansif pour désigner le pluriel interne, le pluriel externe et leur frontière de basculement, qui est le singulier numérique) apparaît comme intermédiaire entre la discrétion conceptuelle, découpage du sens par les praxèmes, et la discrétion topoéthique. Il pose en quelque sorte spéculativement une réalité. La séquence je vous parle d'un ou de plusieurs arbres, n'est acceptable que parce qu'elle comporte les images référentielles nécessaires à concevoir l'unité et la pluralité. On sait que le nombre n'est applicable qu'à des réalités extéroceptives, c'est-à-dire à la reconnaissance comme tel du monde extérieur objectif. Mais il lui manque le critère de réalité. Pour le lui apporter on doit dire : je vous parle de cet arbre, de ces arbres, de l'arbre / des arbres. Le nombre acquis au niveau d'in posse de la topogénèse en accompagne tout le mouvement. Par lui la topogénèse est alléguée comme fonctionnement, la réalité est posée sans être avérée.

Selon la fonction de discrétion du sens et de topogénèse (dont le nombre est une esquisse) (9) la langue distribue son outillage phonologique en praxèmes, outils de nomination, et parapraxèmes, outils de référentialité (formants du nombre, possessifs, démonstratifs, indéfinis, articles).

Poser la répartition binaire du système de la langue, c'est lui donner une fonction d'ensemble : la fonction réaliste, qui se distingue en "dire le réel" et "avérer la réalité".

Le clivage est ainsi dessiné entre une vue idéaliste et une vue matérialiste sur le langage. Pour Guillaume et pour ceux de son école qui restent fidèles à son épistémologie, osons dire : à son idéologie, "le réel, c'est du pensé". La toposèse est sans objet et on préférera voir dans le nombre et l'article des étapes de la représentation même plutôt que des approches pratiques du réel. Par contre le renversement épistémologique qu'opère la topogénèse (l'antériorité logique de la représentation d'espace à celle de temps) fait d'elle la seconde assise de la fonction langagière, en tant que "pratique du réel par la conscience". La linguistique devient matérialiste.

Du point de vue du sens, cette pratique du réel est pour nous une praxis : d'où le terme de praxème. Son modèle dynamique est le même que celui du parapraxème. Il s'agit d'une progression en distinctivité, opérée dans l'actualisation (10).

L'actualisation est le mouvement par lequel la conscience du sujet (qui se réitère, s'inscrit, s'énonce dans cette opération) construit avec les moyens de la langue, une image de réalité et en contrôle la vérité objective. Pour cette raison, le praxème n'a pas plus de sens par principe qu'un parapraxème ; la discrétion dont il est capable est une potentialité vivante. Il sert à produire le sens. Son actualisation est étymologiquement l'aventure du sens.

On ajoutera que de son côté, l'héritage socio-culturel multiple (le poids de l'histoire) contraint le mouvement simple de discernement (autre terme guillaumien) à traverser un outillage complexe et souvent malcommode : à bricoler le sens, en quelque sorte.

Au contraire, dans les langues indo-européennes et dans d'autres comme les chamito-sémitiques, la simplicité des outils phonologiques de topogénèse, leur petit nombre, leur parfaite disponibilité à l'emploi et donc leur récurrence prévisible, ont donné naissance à l'idéologie de la règle, de la grammaire et du paradigme. D'où cette immense distance historique entre l'établissement dans l'antiquité classique d'une grammaire des langues traitant du morpho-syntaxique, et les actuels efforts de la sémantique pour établir une "grammaire du sens".

Non pas le temps : l'espace-temps

La physique einsteinienne nous a appris à considérer, contre une dichotomie ancienne, le temps comme la "quatrième dimension" de l'espace". Mais de longue date nous pouvions savoir, à lire les épistémologues, ou à réfléchir sans préjugé grammatical au fonctionnement du langage, que le temps n'est qu'une conceptualisation particulière de l'espace.

Reprenons l'évidence de l'expérience élémentaire. Le monde extérieur objectif, présence aux sens (réel extérieur) que le sens met en discrétion (en image de réalité), ne peut être appréhendé par la conscience que selon une non-évanescence, une permanence, une solidité. L'espace persiste: le terme de présence signifie à la fois un réel spécialisé et ce réel moulé en temps (le temps présent). Le temps, avons-nous écrit, est une confiance dans l'espace" (11). Il ressortit à ce fondement pratique de toute activité langagière et conceptuelle : le monde extérieur existe. Il nous est ainsi permis à la fois de dire que l'arbre est là (la présence aux sens se confirme de temps présent) et de continuer à dire l'arbre s'il y a continuité conceptuelle dans le changement conçu : l'arbre grandit ; le bûcheron abat l'arbre ; l'arbre est débité ; l'armoire est en bois (d'arbre).

Mais, -paradoxe que la conscience établit et dont elle ne peut s'évader-, permanence nécessaire et changement inéluctable sont deux appréhensions d'un même phénomène. La persistance n'est pas sans la fluidité. Le temps est aussi l'insécurisation de l'espace. On ne peut jamais dire que quelque chose change ou que quelque chose ne change pas que relativement; par disjonction cognitive de permanences et de fluidités diverses.

Il est banal, mais utile de remarquer que la dimension temps de l'espace est le produit dialectique de la conscience subjective et de l'objectivité extérieure (comme les autres dimensions, d'ailleurs). Elle est un fait d'appréhension cognitive, de logosphère, de praxis. L'univers sans la conscience est une présence massive. Leibnitz l'a dit : mens momentanea (12). Le fleuve, sans l'observateur de sa course, est en même temps à sa source et à son embouchure (13).

De ce paradoxe nous tirons trois conséquences, dont la langue construit sa logique représentationnelle :

1 - Le topos, si on le considère selon le Temps, qui le consolide et l'écoule à la fois, est non plus une position du réel, plus ou moins bien quantifiée, mais une coupe que la conscience installe. Le présent, affirmation temporelle de la présence aux sens, est ponctuellement sans épaisseur. Il n'existe que dans une articulation de l'à-venir et du passé (les termes dont on se sert traditionnellement indiquent bien qu'il s'agit d'une vue de l'espace). La démonstration guillaumienne (les chronotypes α et ω) part de cette évidence. Dans l'arbre est là, est demeure désignation d'une non épaisseur temporelle tout en marquant la solidité de l'espace (éventuellement jusqu'à une représentation d'éternité).

2 - Il y a deux orientations du temps : α et ω sont à prendre comme des orientations diverses, divergentes. Le présent est non seulement une coupe, mais le lieu logique où s'articulent ces deux distributions de la permanence/écoulement des topi objectifs : l'afférence ou décadence et l'efférence ou ascendance .

L'afférence est l'orientation donnée par la conscience de l'observateur passif (celui qui reste sur la rive du fleuve), lui-même traversé, entraîné par l'écoulement temporel. Selon elle (chronotype ω) le futur descend du passé. Le temps est prétérition perpétuelle du réel. C'est ce que marque étymologiquement un praxème prétérit .

L'efférence est celle de la conscience de l'observateur actif, qui s'embarque, qui conquiert l'avenir en le retournant par son acte chronotype α). Selon elle, le prétérit est de l'accompli qui s'entasse derrière le présent et devant un nouveau "faire". L'avenir devient cible.

La démonstration est là encore guillaumienne. Mais elle prend en praxématique une importance majeure, car elle y concerne non seulement le temps morphologique (les "temps du verbe"), mais aussi l'articulation fondamentale du je et du ça, comme il apparaît bien dans les formules dont nous usons. Le "spectacle linguistique" que la réalité substitue au réel, peut être monté par un sujet vers qui affluent le destin et même ses propres actes passivisés (réfléchis), ou par un sujet en faire qui place perpétuellement son acte au devant de lui. Pour le premier le devenir s'enchaîne sur l'avenir, c'est "le côté de l'être", du créé et de la créature. Dans le second le présent se prolonge en projet. C'est le "côté du faire" de l'agent et du créateur.

3 - La vue proprement spatiale de l'espace est, comme nous l'avons dit, une mise en discrétion. La vue temporelle, qu'on la prenne comme permanence ou comme fluidité, est proprement une impossibilité de mise en discrétion. La chronothèse n'est rien d'autre qu'une "topothèse paradoxale" : une topothèse du non-discret. Dans un grand nombre de langues la catégorie du verbe sert à cela.

Il n'y a, du point de vue de la production du sens, aucune distinction entre la pluie et il pleut. Les deux formes renvoient à un seul praxème, à un seul découpage conceptuel dans le réel. Mais avec la pluie le langage choisit l'espace, c'est-à-dire le discret topique ; avec il pleut, il choisit le temps, c'est-à-dire le topos-coupe dans la fluidité de l'espace.

Devant cette bipartition, les langues indo-européennes (le Latin, le Grec, les langues germaniques, les langues romanes) ont systématisé de façon profonde et ingénieuse une articulation du faire et de sa représentation, de la dynamique représentée et de la dynamique représentante. Sur ce point, nous confirmons une nouvelle fois la démonstration guillaumienne en la déplaçant dans son ensemble par cette insistance mise sur le représenté, sur l'extériorité objective.

L'acte vivant, par exemple celui de marcher, est d'expérience vitale décomposable en trois instances : une étape de mobilisation énergétique, une étape de démobilisation, entre les deux un composé de remobilisation et de dépense. Il s'ensuit qu'une représentation linguistique se moule en tenacité. Guillaume, parlant seulement des tensions représentantes place *tx* et *to* en bornes de ce qui est en somme un *in fieri* de l'acte même : marchant entre marcher et marché. Il a raison de dire que sur ces formes "le temps n'est pas encore construit". Il n'y a que des tensions.

Ce qu'il appelle "temps construit" est pour nous comme la topothèse *in esse*, un spectacle avéré du réel. C'est bien une construction mentale (mentalo-linguistique), mais donnée en équivalence du réel objectif. Nous y saisissons la fonction pratique du langage à son point de réussite.

L'*in esse*, le temps même, est donc l'acte objectivisé. Il sert pour l'acte du sujet délivré de la pesée subjective : je marche est le

spectacle objectif que je me donne de mon acte (14). Mais aussi naturellement pour un acte à l'initiative de l'autre du sujet, de la non-personne : Pierre marche. Et pour tout événement survenant à l'espace, même si aucun actant n'est dégageable : il pleut.

Le terme d'indicatif, strictement identique à celui de démonstratif, recouvre donc le mode de la présence indubitable. Les trois instances de l'acte y deviennent instances de la réalité ; non-réalisé ou futur, déréalisé ou passé ou prétérit, et acte en cours de réalisation. Cet "en cours" en articulant permanence et fluidité sur le topos-coupe a toutes les extensions possibles de l'éternité en momentané. Le basculement du futur en passé, du non-réalisé en réalisé se fait sur toute la surface temporelle concevable, sur tout le tissu temporel de l'espace où s'inscrit l'acte.

G. Guillaume articule en présent le chronotype ω et le chronotype α . Nous en sommes d'accord, comme nous sommes d'accord sur son analyse des effets ascendants réalisés par le futur roman et le passé simple français, de l'effet décadent de l'imparfait. Nous voudrions simplement signaler que cette contradiction de visée temporelle que s'incorpore l'indicatif peut être prise comme une dialectique de la subjectivité, et de l'objectivité. L'orientation objective du temps est certainement la décadence. Mais à elle s'oppose l'orientation syntaxique de l'acte même, interprété en ascendance de l'actant au verbe actif. Comme nous tenterons de le montrer, cette ascendance est liée à la présence, sous l'actant, de la représentation du sujet.

Pour conclure ce point, disons que la nécessité d'une représentation de trois instances de l'acte oblige à la mobilisation de trois formes verbales sur les axes d'in posse et d'in esse. Le schéma dont on se sert pour décrire cette articulation a donc un aspect abscisse + ordonnée :

La tension représentante est une conquête de temps réel, qui doit rendre compte de la tension représentée, en fait d'une décadence de tension, forme logique de l'expérience de dépense énergétique. C'est ce que nous entendons par "articulation" des deux dynamiques.

L'articulation nous paraît avoir une force particulière en ce qui concerne l'in fieri. Il y a en effet une correspondance étroite entre un acte en cours, que nous avons dit en in fieri (marchant) et l'acte de conception-langage, lui aussi en cours, l'in fieri de la chronogénèse. Le temps n'est pleinement construit ni par l'un ni par l'autre. La réalité objective est encore un au-delà de la conscience pratique. Il s'ensuit que le subjonctif, mode d'in fieri, est le mouvement même de conquête de la réalité en représentation d'une action qui se déroule sans "verrouillage" d'objectivité temporelle. On représentera cela selon un mouvement dans l'épaisseur de l'in fieri, mouvement d'approche et de décrochage de la réalité, puisqu'il y a deux subjonctifs. Nous nous écartons ici de Guillaume, parce que, une nouvelle fois, nous nous préoccupons de la fonction réaliste du langage (15).

Le schéma auquel nous parvenons va nous donner à comprendre comment la tension propre à l'actualisation, tension représentante, devient ascendance d'acte représenté quand la réalité objective est atteinte (en indicatif) ; comment, à l'inverse, la perte d'ascendance, la déprise de réalité, le subjonctif que nous appelons secondaire, si improprement appelé passé, fait retomber la dynamique représentationnelle vers la représentation d'acte en détension.

C'est sans doute dans cette correspondance que nous analysons par exemple en 1967 comme d'une éventualité et d'une réalisation objective, d'une irréalité et d'une déréalisation objective (16) qu'il faut chercher à la fois les raisons d'une construction de conditionnel périphrasique roman (il marcher - ait) et du remplacement en Français moderne du prétérit tensif par le présent extensif (il a marché)

Le double subjonctif ne fait que reproduire en chronogénèse le double mouvement d'actualisation qui est sous les deux articles. Le subjonctif secondaire est un indéfini, le subjonctif primaire un défini. Topogénèse et chronogénèse sont bien deux fonctionnements couplés de la conscience du réel.

Dernière remarque, si l'on décrit les deux articles comme un mouvement basculant de conquête de réalité, et les deux subjonctifs de même, on sera conduit à prendre ces formes phonologiques comme des moyens que donne la langue de "représenter la fonction représentante", de signifier non la réalité, mais la fonction réaliste. Ces quatre formes concernent non l'actualisé, mais l'actualisation. Elles appartiennent à la fonction métalinguistique, qui en praxématique est dite inhérente au fonctionnement linguistique dans son ensemble : oeil qui se regarde lui-même, parole qui rend compte de ses propres mécanismes, praxis de linguistique qui naît de la praxis linguistique même.

Temps du langage

Dans une note célèbre, G. Guillaume a posé en principe que "la pensée en action de langage exige réellement du temps" (17). Ce principe, nous l'avons dès 1967 interprété d'un point de vue linguistique matérialiste en reliant l'actualisation, définie en premier par Ch. Bally d'après Saussure (18), à l'ANS (19) et nous en avons tiré à la fois la théorie d'une actualisation, opération concrète réaliste et ascendante de production du sens, et la pratique actuelle de sonder ce temps, par nature et nécessité inconnu, maintenu en inconscience (cette "boîte noire" de l'actualisation) par le repérage et l'analyse des "accidents à la sortie", en particulier des ratages de la parole.

Le vue d'ensemble de l'activité langagière apparaît à partir de là distribuée en trois instances :

1. Une instance de temps englobant, de temps de glossogénie, terme que nous empruntons à l'école guillaumienne et spécialement à Roch Valin : temps du "procès multi- millénaire de construction" de la langue (20)
2. Une instance du temps de la conception individuelle des messages, de leur construction grâce aux instruments libres à l'emploi que reçoit le sujet parlant : c'est le temps d'actualisation.
3. Une instance du temps de la parole, constitué concrètement du temps occupé par les réalisations phonologiques et par leurs intervalles, ou pauses. Ce temps est parfaitement mesurable, compte tenu de la variation de durée des sons, soutiens des phonèmes et des pauses distinctives ou rhétoriques.

Le terme de praxéogénie recouvre chez Roch Valin nous semble-t-il les instances 2 et 3, avec accent mis, comme il est normal en guillau-misme, sur 2, sur le temps d'actualisation. Nous retenons aussi ce terme, fort utile pour confirmer la praxématique dans ses intentions.

Le temps de praxéogénie est le temps de la praxis individuelle, activité par laquelle le sujet parlant produit du sens, et s'établit la communication. Le rapport de la praxéogénie à la glossogénie est un rapport d'inclusion (la glossogénie est constituée par l'ensemble des praxéogénies) et d'utilisation (la glossogénie livre au locuteur "un ouvrage construit, et construit pour durer, qui est la langue") (22).

L'inclusion-utilisation se fait comme une activité vivante, humaine comme une praxis précisément, parce que la glossogénie livre non pas du "langage en cours d'existence effective", mais seulement une "puissance de langage", du "langage puissanciel" dans la terminologie de Guillaume.

La théorie du praxème précise ce point et en fait l'objet d'une réflexion centrale. Le praxème est précisément l'outil de la puissance à signifier, de la signifiance. La signifiance revient à une illimitation du sens, si on la considère comme l'activité du sujet. Mais cette activité

est "étranglée" par la nécessité d'une communication socialement réglée. Le praxème, apte à tout signifier (fonction poétique du langage), ne signifie en général que ce que l'usage social (sur qui pèse l'idéologie du groupe) lui permet (fonction pratique). Toute praxéogénie se présente donc comme une itération des procédures ou modèles du sens, qu'apporte la glossogénie, trouée par l'initiative sporadique du sujet, qui peut remonter vers elle (c'est ainsi que les néologismes se stabilisent "en langue"). Du côté de la glossogénie, il y a donc ce que Saussure appelait "la langue"; du côté de la praxéogénie, ce qu'il désignait comme "parole". Mais le gain est immense d'en finir avec la solution de continuité saussurienne, qui est une véritable aporie méthodologique et logique (23).

Ce gain est bien visible si l'on considère spécialement l'instance 3, celle du temps concret de parole. Il est loisible de l'interpréter de deux façons : on peut le prendre du côté de la langue dans la mesure où, itératif en ses procédures, on y reconnaît les réglages lexicaux, les paradigmes grammaticaux, les modèles syntaxiques reproduits de la glossogénie ; on le prend du côté de la parole si on le reçoit comme événement singulier, résultat d'une praxis individuelle unique, qu'il soit reproduction plate de modèles (jusqu'à la citation) ou innovation.

Seule réalité perceptible, seul objet offert à l'analyse, le message est donc un dire réel, inévitable pour l'auditeur, irrattrapable pour le locuteur, placé entre deux puissances à dire : celle que fournit l'espèce, la société en modèles de production, et la production elle-même, individualisée, dynamique du sens rejoué. Cette production, nous la plaçons dans ce que nous nommons depuis Le travail et la langue, le temps de l'à dire. En fait, la glossogénie est aussi un à-dire, mais inerte. Il est de la vocation de l'homme parlant de refaire vie du modèle : l'à dire de praxéogénie est la "chance" de la glossogénie. L'usage est la chance de durée des langues.

Le temps du message et la syntaxe

En 1967, nous articulions temps opératif de l'actualisation et temps opératif de la phrase (notre souci étant alors de donner une définition de celle-ci). Nous voudrions revenir sur cette démonstration où s'est produite la praxématique en une "préface" qui concernait syntagmatique et

syntaxe (24), en l'élargissant et en la contrôlant d'un ensemble définitionnel qui s'est précisé depuis lors. C'est pour ouvrir trois voies à une recherche ultérieure :

(1). La relation de l'actualisation, ou projet de parole, et de la parole concrète peut être présentée commodément comme le rapport de la production au produit. Dans ce cas, le terme de dit conviendrait mieux que celui de dire à définir la parole. Nous avons un moment dans notre réflexion opposé temps du dicendum et temps du dictum.

La parole a en effet bien des caractères du produit : formellement, l'achèvement qui tient à l'impossibilité d'une correction, de l'irratrapable voix ; fonctionnellement, parce que le sens produit n'est reçu que selon les règles d'un marché social et va sur le marché circuler pour confirmation des cours et plus-value .

Mais il faut tenir compte du fait que l'actualisation ne précède pas banalement l'élocution comme une machine réalise les programmes qu'on a introduits en elle. Le temps de l'à dire est le milieu d'une activité qui demeure vivante sous l'élocution pendant son décours, se suspend à elle et peut à tout instant infléchir ou brouiller les programmes de ce décours/discours. Le constater, c'est une nouvelle fois poser la mémoire-prévision qui permet la cohérence et la souplesse à la fois de ce discours (25). C'est aussi comprendre plus avant le fonctionnement de la parole : un dire où l'à dire peut continuer à rejouer le sens en corrections, ajouts relances.

Le temps du dire est en fait une composition de production et de produit. En produit, c'est à chacun de ses instants un dit, un signifiant phonologique irratrapable parce que prononcé, un programme de message dessiné parce qu'entrepris. Mais c'est aussi une série de "moments d'attente", de séquelles du dit où l'autre dit n'est pas encore prononcé, et où l'à dire peut amener l'inattendu. Cela se produit dans la totalité du temps d'élocution : c'est ainsi que le bredouillis, la correction phonologique, le parasitage des praxèmes investissent une parole, dont l'enregistrement magnétophonique nous révèle qu'elle n'est jamais ce programme rigoureux que nous croyons/voulons entendre.

(2) Nous avons jadis beaucoup insisté sur le fait que la successivité des syntagmes, isolés par une pause distinctive, réalité d'analyse qui a par rapport au silence le même statut que le phonème par rapport au son, a reçu dans le fonctionnement langagier une promotion véritable (26). Il y aurait sans doute beaucoup à dire des langues isolantes, où l'intervalle entre les syntagmes (monosyllabes du Chinois par exemple) est le lieu de tout un sens implicite, par quoi se complète le message. Dans les langues flexionnelles, comme l'indo-européen, qui ont une sorte de propension à la complétude du sens, la pause a des effets chronologique, logique et syntaxique (27).

Ce ne sont pas là des "effets de sens". Le lieu de la pause n'est pas lieu de praxème, mais d'une autre fonction linguistique : celle de la programmation des messages, de l'instauration de connexions entre les syntagmes, qui n'ont d'autre rôle que d'interpréter leur enchaînement pour les trois effets, précisément, que nous venons d'énoncer. Dans pousse la porte, entre, la connexion réalise, par la successivité syntagmatique la représentation de succession d'actes ; dans : il fait beau, sortons, elle marque un rapport de cause à effet ; dans : le bûcheron abat l'arbre elle met en série les trois instances de l'acte orienté (nous disons : actant confirmé, acte, actant infirmé).

Il ne s'agit pas là non plus de valeurs parapraxémiques. Dans un premier état de notre analyse, nous classions en parapraxémique tout ce qui n'était pas praxémique. En quoi nous restions encore tributaire de la vieille distinction du lexique et de la grammaire. Une analyse plus avancée nous permet aujourd'hui, d'un côté de rassembler du côté du parapraxémique tout l'outillage linguistique qui prend en charge le critère de réalité, c'est-à-dire les toponthétiques et les formants de chronothèse, et de mieux dégager la troisième fonction du langage : la fonction méta-praxémique, dont nous disions déjà, à l'étape du Travail et la langue qu'elle est "inaugurée en tout point du système" (28).

Si l'on considère les prépositions dans leurs emplois les plus concrets, ceux qui concernent l'espace (le lieu de l'acte), on est bien tenu de remarquer qu'à la différence des praxèmes, par exemple géographiques, elles ne "décrivent" aucun référent, elles ne nomment rien

du monde. Elles sont d'autre part incapables d'avérer la réalité spatiale. Leur fonction propre, -une troisième fonction linguistique- est de remarquer les connexions de cet espace, eu égard principalement à l'acte. Dans la séquence grimpe à l'arbre, deux praxèmes "décrivent le monde" en acte dans l'espace et objet discret ; la préposition à marque la connexion de l'acte de "grimper" et de l'objet "arbre". Elle est d'ailleurs supprimable au hasard des programmes syntaxiques liés arbitrairement aux praxèmes, on peut aussi bien dire : Escalade cet arbre. La préposition est ainsi non un lieu, ni l'existant en un lieu, mais la vue organisatrice de la discontinuité spatiale. On peut dire qu'elle prend en charge la logique de l'espace.

S'il s'agit de non-discret spatial, de temps, elle sera la logique du continu, ainsi : d'aujourd'hui à demain.

Ce fonctionnement surenchérit d'une abstraction seconde sur l'abstraction propre à toute articulation réalisée du sens : ce n'est plus l'objet ni l'acte qui sont abstraits d'un continuum, c'est cette abstraction même et ce qu'elle implique d'organisation spatiale des ensembles référentiels qui se donnent à comprendre à travers quelques expressions de connexions, contacts, approches, éloignement (28). La préposition n'est pas une mise en spectacle du réel, mais une désignation des structures de ce spectacle. Prenons bien garde en effet que à dans grimpe à cet arbre ne concerne rien de "l'arbre" ni de l'acte, mais leur relation établie par l'esprit. Un tel fonctionnement est plus métalinguistique que directement linguistique.

Il serait peut-être abusif de verser toute préposition dans la catégorie du métapraxème. Mais il nous paraît juste, hors de tout classement catégoriel nécessairement étranger au dynamisme du langage, de voir s'ouvrir avec l'emploi de la préposition simple à effet local la fonction métapraxémique. Au second décrochage sur cette fonction se produit avec l'effet logique ; un troisième avec l'effet syntaxique. Sur ce dernier point de suprême abstraction fonctionnelle, ce sont les connexions du message en tant que message, et non en tant que contenu représentationnel, qui sont signifiées par les prépositions. Dans l'effet datif (je donne un livre à Pierre), dans l'actant-cible contrôlé par à ou de ("l'objet indirect" : je pense à lui, je parle de lui), l'orientation syntaxique est seule en question, les prépositions la "commentent".

Dans l'histoire de l'indo-européen, les prépositions sont apparues tôt comme des soutiens de la flexion casuelle. Celle-ci disparaissait au profit de la successivité, seul signifiant syntaxique, les prépositions interprètent donc cette successivité elle-même. Dans Pierre pense à Paul le rapport de l'actant 1 à l'actant 2 est donné par leur réalisation enchaînée de part et d'autre de l'expression de l'acte : à confirme la direction de l'acte vers Paul, le parallélisme d'un mouvement conceptuel et du mouvement syntaxique. Dans Pierre parle de Paul il y a contradiction des deux mouvements, ce qu'exprime de (30).

Les prépositions, outils d'une fonction métapraxémique, confirment que le temps, moule nécessaire des syntagmes, est passé de nécessité à utilisation : il est devenu la syntaxe même.

Cette promotion du temps est encore plus visible avec les conjonctions, coordinatives et subordinatives, qui comme les prépositions au quasi terme ou au terme de leur abstraction fonctionnelle, n'expriment que le contact entre les syntagmes, les séquences propositionnelles, les phrases.

Il nous semble donc juste de situer les troisséries de morphèmes simples, outillage de base de la coordination et de la subordination (la préposition est classée en subordination) : à, de, par, pour, avec, sans ; et, ou, ni, mais ; que, quand, sur une ligne d'abstractions de plus en plus fines. Au terme, il n'y a plus que le temps, sans aucun morphème ; lui, tissu de l'actualisation praxémique et parapraxémique, est le métapraxème-limite : la condition même du langage donne à comprendre non plus de sens réel, mais la logique des modèles où ce sens se produit.

A partir de cette décharge extrême du sens, il est permis de poser un algorithme qui retient le modèle seul, sans aucune allusion au sens. Tel est l'algorithme algébrique : Pierre et Paul y devient $x + y$. La réflexion praxématique porte actuellement sur cet au-delà du métapraxémique, où se construit nune logosphère seconde (31).

(3) Le temps du dire, celui qui soutient l'algorithme de phrase, celui qui devient signifiant syntaxique et ce qui moule l'algorithme mathématique, est obligatoirement ascendant. Il est banalisé par l'avènement des

syntagmes, qui se repoussent l'un l'autre dans le passé (et ainsi le dire ne cesse de devenir du dit). Il est une conquête de futur appuyé en présent.

De même, l'algorithme, le modèle syntaxique ne fonctionne qu'en ascendance : le dégagement d'un actant initiateur de l'acte place automatiquement l'acte en position logiquement seconde ; celui du second actant crée une cible de l'acte, logiquement postérieure, tant que les rapports de l'actant à l'acte sont donnés en indo-européen par les formants casuels. Le Latin réalise aussi bien, Vulnerat capram pastor, que pastor vulnerat capram. Le Français moderne, qui conserve des cas pour les pronoms, dit il frappe.

La suppression de la déclinaison des noms, en Français comme en Anglais et en d'autres langues, se fait de façon la plus simple, la plus économique. Le chronologique vient au secours du logique : l'actant premier est réalisé le premier, avant le verbe ; l'actant second l'est après. C'est la promotion la plus remarquable du temps métapraxème.

Il nous est arrivé plus haut d'opposer cette adéquation à la représentation objective du temps, qui est une décadence, et nous avons suggéré à cette occasion que la contradiction ainsi déclarée pourrait bien avoir sa solution dans la présence du sujet sous l'actant.

Considérons en effet de quels programmes syntaxiques sont capables les divers axes de la chronogénèse. Pour l'in esse, c'est clair : le programme d'actantialité y est complet, en particulier est réalisée l'ascendance de l'actant initiateur à l'acte initié. Pour l'in posse, la situation est plus subtile : avec l'infinitif et le gérondif, l'actant second peut seul être dégagé, et le moule de la phrase lui donne la place d'ultériorité par rapport au verbe, manger du pain, mangeant du pain. Le verbe n'est pas encore pleinement du verbe, pour parler comme G. Guillaume, il ne peut pas construire du temps objectif. Il ne peut pas non plus servir de producteur d'énoncé autonome : il ne donne pas d'actant premier. On ne peut le dire orienté ni sur chronotype α ni sur chronotype ω ; il n'oriente le mouvement syntaxique qu'à sa sortie.

Lorsque la détension totale l'atteint, sur cette position du participe où il échoue à être verbe, cette orientation n'est même pas

possible : *mangé du pain est exclu du langage (32). Dans ce cas, ou le verbe comporte une image de clôture, et l'on obtient un intransitif : Pierre venu ; ou il n'en comporte pas, et le blocage qu'il rencontre fait refluer la visée, renverse l'orientation conceptuelle pour l'effet passif : le pain mangé. Le syntaxique boucle le syntagmatique qui tendait à rendre le temps signifiant en ascendance.

La différence essentielle entre in posse et in esse est là, que l'in posse ne réalise aucune orientation du temps représenté et échoue à imposer l'ascendance à un programme actanciel. Au contraire en Français l'in esse soutient l'ascendance actantielle et de façon majoritaire représente le temps en ascendance.

Entre les deux, l'épaisseur de l'actualisation est donc le milieu (temporel) de cette double promotion et nous avons toujours dit que l'ascendance du temps est subjective, la décadence objective. Donc, en même temps qu'il atteint la représentation d'objectivité, le verbe in esse y renverse le temps et impose un modèle subjectif, parce qu'ascendant, d'acte. Il faut faire à ce paradoxe un sort logique.

Ce ne peut être à mon avis qu'en nouant ensemble ce que nous savons de l'actualisation, en rappelant qu'elle est un drame du sujet, qu'en elle (en toute occasion de message en cours de programmation) le sujet énonciateur se reconstruit et s'imprime dans l'énoncé. L'actualisation est une activité du sujet, où le sujet se vit de son langage et plie ce langage à ses pulsions. C'est un faire en dynamique, où sont prises toutes les représentations de faire. De ce faire représentant, de tous les faire représentés, le sujet s'éprouve lui-même (se sent exister et se bâtit à l'épreuve de sa productivité). De l'épreuve il livre ce double résultat en Français : je dirai ma pensée, où l'acte est représenté en ascendance et le modèle actanciel est une ascendance effective.

Le même résultat est dans : René dira sa pensée, c'est donc que dans la répartition entre la personne qui le représente et le ça qu'il représente, le sujet se laisse guider par une seule expérience, la sienne. Pour cette raison nous disions que le sujet est sous l'actant. Il est en in fieri comme en in posse. L'in fieri non seulement est déjà du verbe, sans être tout à fait du temps construit, comme le démontrait Guillaume ; pour nous, il est la dynamique même de l'actualisation

verbale (c'est sa fonction métapraxémique). Il n'est que normal qu'il ait personne et non personne, qu'il réalise l'ascendance actantielle, même lorsqu'il retombe de la réalité : je voulais que Pierre vînt comme je veux que Pierre vienne.

Nous ne revenons pas pour autant sur le refus par la praxématique de l'analyse de la phrase verbale en sujet-prédicat. Nous continuons à analyser également je viens et Pierre vient en actant + acte, et maintenant que l'acte est premier, l'actant extrait de lui.

Mais nous ajoutons cette importante précision que le modèle objectif de représentation du monde en chronothèse, parce qu'il est un modèle actif, reçoit l'impression du faire subjectif, et d'abord de ce faire vivant qu'est l'actualisation elle-même, cette ascendance du sujet à la parole, du désir à la réalité. La place de l'actant déboîté de l'acte laisse voir en transparence cette nostalgie du réel que comporte le faire du sujet.

NOTES

P.O = la Phrase Occitane, PUF, Paris, 1967.

T.L. = Le Travail et la langue, Flammarion, Paris, 1978.

1. L'opération n'était naturellement pas encore théorisée : nous nous présentions alors comme un "guillaumien" porteur d'une "hérésie" méthodologique. L'autonomie fut gagnée avec le renversement conçu plus clairement et la production de la praxématique.

2. T.L., p. 106.

3. Anthropologie de l'écriture (sous la direction de Robert Lafont). CCI, Paris, 1984, p. 30.

4. D'usage réduit en Français ; par contre en Occitan cf Po, p. 257.

5. T.L., p. 15.

6. T.L., p. 13.

7. T.L., p. 19. D'après Tran Duc Thao, Recherches sur l'origine du langage et de la conscience, Editions sociales, Paris, 1973.

8. La question de l'article, in Langage et science du langage, Université Laval, Paris, Québec, 1964.

9. P.O., p. 83.

10. T.L., pp. 146-147.

11. T.L., pp. 20-21.

12. P.O., pp. 191-192.

13. Merleau Ponty, Phénoménologie de la perception, p. 471.

14. On trouve là l'articulation habituelle en critique contemporaine du texte entre sujet de l'énonciation et sujet de l'énoncé.

15. T.L., p. 274, Fig. 13.

16. P.O., Chap. VIII, "L'expression de l'hypothèse", pp. 239-252.

17. Temps et Verbe, Paris, 1965, p. 8, n.l.

18. Linguistique générale et lingistique française, pp. 77-82, Paris 1939.

19. P.O. p. 44.

20. Introduction à Leçons de Linguistique de G. Guillaume, Université Laval, Québec, 1971, p. 15.

22. Id., p. 16

23. Sur ce point cf notre article "Praxématique et sociolinguistique", Lengas, n° 3 (1979), pp. 77-89.

24. P.O., 2è Partie "la successivité syntagmatique.

25. P.O., Chap. IX, "la mémoire syntaxique et l'unité de langage".

26. P.O., 2è Partie ; Th. pp. 283-286.

27. P.O. pp. 274-275

28. T.L., p. 288.

29. Nous restons fidèles à la démonstration de B. Pottier, Systematique des éléments de relation, Paris, 1962.

30. Inverseur représentationnel ou syntaxique. P.O., pp. 308-324.

31. Anthropologie de l'écriture, op. cit., p. 228.

32. Sauf naturellement quand il y a ressaisie du participe à l'aspect extensif : j'ai mangé du pain.